

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Gabriel ISPERIAN

Un cœur visité

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1986, tome 82, p. 281-290

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Un cœur visité

*Rien de moins saisissable que le doigt de Dieu dans le cours d'une destinée. Non qu'il soit invisible, mais ce sont des touches si délicates qu'elles disparaissent dès que nous voulons les fixer.*¹

En 1931-32, Mauriac compose et publie *Le Nœud de vipères*, dans une forme littéraire tout à fait originale, qui plonge ses racines dans la grande aventure intellectuelle du temps : effondrement du rationalisme, exaltation de la vie en ce qu'elle a de spontané, d'instinctuel et d'irrationnel ; refus de toute structure intellectuelle et morale ; goût du concret, de l'expérience personnelle libérée de règles, considérées comme négation de la vie et des chemins qui conduisent au cœur de la réalité. Le monde apparaît de plus en plus incohérent et l'homme n'a plus de prises sur rien, ni sur lui-même ; toutes les valeurs spirituelles et... financières menacent ruine. D'Amérique, arrive en Europe la grande crise économique et sociale. Au temps de la richesse, de la libération des tabous où Dieu est évacué du champ culturel succède le temps de la pénurie, des faillites, du chômage, de la misère où Dieu réapparaît tantôt comme le justicier qui châtie les hommes pour la licence des mœurs et l'oubli de sa loi, tantôt comme ultime recours accessible à la pitié, attentif au repentir, pouvant libérer du doute et de la peur.²

Mauriac met en scène un narrateur, Louis, riche avocat, habile en finances, père de famille circonvenu et haï par les siens, obsédé d'une haine vengeresse non moins que d'un désir anxieux et insatisfait d'être reconnu et aimé pour ce qu'il est en profondeur. Il écrit une lettre à sa femme, Isa, pour « se dire », pour relire le passé et peut-être en rendre compte, avec l'espoir d'être entendu, compris, et le pressentiment qu'il ne le sera pas. Une lettre qui est ¹ Mauriac, *Dieu et Mammon*, V (édition de la Pléiade, tome II, auquel renvoient également les références qui concernent le *Nœud de vipères*), 818.

² Cf. *Etudes*, mars 1968.

une confession, un plaidoyer, un journal intime interrompu et sans cesse repris. L'écriture de Mauriac se révèle dans ce roman d'un raffinement et d'une sensibilité extrêmes. L'analyse en est difficile, voire impossible. Ces quelques lignes voudraient tenter — sans y réussir, hélas !... mais cela incitera peut-être le lecteur à en prolonger la lecture — de scruter le chapitre XI qui clôt la première partie du roman.

- 1 *Cette nuit, une suffocation m'a réveillé. J'ai dû me lever, me traîner jusqu'à mon fauteuil et, dans le tumulte d'un vent furieux, j'ai relu ces dernières pages, stupéfait par ces bas-fonds en moi qu'elles éclairent. Avant d'écrire, je me suis accoudé à la fenêtre. Le vent était tombé. Calèse dormait dans un souffle et sous toutes les étoiles. Et soudain, vers trois heures après minuit, de nouveau cette bourrasque, ces roulements dans le ciel, ces lourdes gouttes glacées. Elles claquaient sur les tuiles au point que j'ai eu peur de la grêle ; j'ai cru que mon cœur s'arrêtait.*
- 2 *A peine la vigne a-t-elle « passé fleur » ; la future récolte couvre le coteau ; mais il semble qu'elle soit là comme ces jeunes bêtes que le chasseur attache et abandonne dans les ténèbres pour attirer les fauves ; des nuées grondantes tournent autour des vignes offertes.*
- 3 *Que m'importent à présent les récoltes ? Je ne puis plus rien récolter au monde. Je puis seulement me connaître un peu mieux moi-même. Ecoute, Isa. Tu découvriras après ma mort, dans mes papiers, mes dernières volontés. Elles datent des mois qui ont suivi la mort de Marie, lorsque j'étais malade et que tu t'inquiétais à cause des enfants. Tu y trouveras une profession de foi conçue à peu près en ces termes : « Si j'accepte, au moment de mourir, le ministère d'un prêtre, je proteste d'avance, en pleine lucidité, contre l'abus qu'on aura fait de mon affaiblissement intellectuel et physique pour obtenir de moi ce que ma raison réprouve. »*
- 4 *Eh bien, je te dois cet aveu : c'est au contraire quand je me regarde, comme je fais depuis deux mois, avec une attention plus forte que mon dégoût, c'est lorsque je me sens le plus lucide, que la tentation chrétienne me tourmente. Je ne puis plus nier qu'une route existe en moi qui pourrait mener à ton Dieu. Si j'atteignais à me plaire à moi-même, je combattrais mieux cette exigence. Si je pouvais me mépriser sans arrière-pensée, la cause à jamais serait entendue. Mais la dureté de l'homme que je suis, le dénuement affreux de son cœur, ce don qu'il détient d'inspirer la haine et de créer autour de soi le désert, rien de tout cela ne prévaut contre l'espérance... Vas-tu me croire, Isa ? Ce n'est peut-être pas pour vous, les justes, que ton Dieu est venu, s'il est venu, mais pour nous. Tu ne me connaissais pas, tu ne savais pas qui j'étais. Les pages que tu viens de lire, m'ont-elles rendu à tes yeux moins horrible ? Tu vois pourtant qu'il existe en moi une*

touche secrète, celle qu'éveillait Marie, rien qu'en se blottissant dans mes bras, et aussi le petit Luc, le dimanche, lorsque au retour de la messe, il s'asseyait sur le banc devant la maison, et regardait la prairie.

- 5 *Oh ! ne crois pas surtout que je me fasse de moi-même une idée trop haute. Je connais mon cœur, ce cœur, ce nœud de vipères : étouffé sous elles, saturé de leur venin, il continue de battre au-dessous de ce grouillement. Ce nœud de vipères qu'il est impossible de dénouer, qu'il faudrait trancher d'un coup de couteau, d'un coup de glaive : « Je ne suis pas venu apporter la paix mais le glaive. »*
- 6 *Demain, il se peut que je renie ce que je te confie ici, comme j'ai renié, cette nuit, mes dernières volontés d'il y a trente ans. J'ai paru haïr d'une inexpiable haine tout ce que tu professais, et je n'en continue pas moins de haïr ceux qui se réclament du nom chrétien ; mais n'est-ce pas que beaucoup rapetissent une espérance, qu'ils défigurent un visage, ce Visage, cette Face ? De quel droit, les juger, me diras-tu, moi qui suis abominable ? Isa, n'y a-t-il pas dans ma turpitude, je ne sais quoi qui ressemble, plus que ne fait leur vertu, au Signe que tu adores ? Ce que j'écris est sans doute, à tes yeux, un absurde blasphème. Il faudrait me le prouver. Pourquoi ne me parles-tu pas, pourquoi ne m'as-tu jamais parlé ? Peut-être existe-t-il une parole de toi qui me fendrait le cœur ? Cette nuit, il me semble que ce ne serait pas trop tard pour recommencer notre vie. Si je n'attendais pas ma mort, pour te livrer ces pages ? Si je t'adjurais, au nom de ton Dieu, de les lire jusqu'au bout ? Si je guettais le moment où tu aurais achevé la lecture ? Si je te voyais rentrer dans ma chambre, le visage baigné de larmes ? Si tu m'ouvrais les bras ? Si je te demandais pardon ? Si nous tombions aux genoux l'un de l'autre ?*
- 7 *La tempête semble finie. Les étoiles d'avant l'aube palpitent. Je croyais qu'il repleuvait, mais ce sont les feuilles qui s'égouttent. Si je m'étends sur ma couche, étoufferai-je ? Pourtant, je n'en puis plus d'écrire, et parfois je pose ma plume, je laisse rouler ma tête contre le dur dossier...*
- 8 *Un sifflement de bête, puis un fracas immense en même temps qu'un éclair ont rempli le ciel. Dans le silence de panique qui a suivi, des bombes, sur les coteaux, ont éclaté, que les vigneronns lancent pour que les nuages de grêle s'écartent ou qu'ils se résolvent en eau. Des fusées ont jailli de ce coin de ténèbres où Barsac et Sauternes tremblent dans l'attente du fléau. La cloche de Saint-Vincent, qui éloigne la grêle, sonnait à toute volée, comme quelqu'un qui chante, la nuit, parce qu'il a peur. Et soudain, sur les tuiles, ce bruit comme d'une poignée de cailloux... Des grêlons ! Naguère, j'aurais bondi à la fenêtre. J'entendais claquer les volets des chambres. Tu as crié à un homme qui traversait la cour en hâte : « Est-ce grave ? » Il a répondu : « Heureusement elle est mêlée de pluie, mais il en tombe assez. » Un enfant effrayé courait pieds nus dans le couloir. J'ai calculé par*

habitude: « Cent mille francs perdus... » mais je n'ai pas bougé. Rien ne m'eût retenu, autrefois, de descendre, — comme lorsqu'on m'a retrouvé, une nuit, au milieu des vignes, en pantoufles, ma bougie éteinte à la main, recevant la grêle sur ma tête. Un profond instinct paysan me jetait en avant, comme si j'eusse voulu m'étendre et recouvrir de mon corps la vigne lapidée. Mais ce soir, me voici devenu étranger à ce qui était, au sens profond, mon bien. Enfin je suis détaché. Je ne sais quoi, je ne sais qui m'a détaché, Isa, des amarres sont rompues ; je dérive. Quelle force m'entraîne ? Une force aveugle ? Un amour ? Peut-être un amour...

Mouvement général

Commençons par relever l'alternance de la tempête et de l'apaisement, tant au-dedans qu'au-dehors, car la description du paysage n'a rien de gratuit, elle épouse le mouvement des événements intimes ; le paysage est intériorisé ou, inversement, il devient le lieu où se projettent les sentiments, les désirs et les angoisses du narrateur. Pour écrire, Louis écoute sans relâche : et lui-même et l'univers sensible où il perçoit et transcrit l'écho de son drame personnel.

Il commence par noter son détachement, lui, l'avare forcené, le « crocodile ». Cette libération à l'égard des biens lui permet de s'attacher à un effort lucide de connaissance intérieure. Aussitôt, il fait part de son évolution spirituelle : si autrefois sa raison refusait toute attitude religieuse, il n'en va peut-être plus de même aujourd'hui. Ce recueillement sur soi, cette plongée en son cœur et en son passé lui permettent de découvrir « la tentation chrétienne », une route intérieure vers Dieu. Aimé de personne au monde — sauf, autrefois, de sa mère, mais mal, et de deux « enfants », Marie et Luc, tous deux morts — comment pourrait-il s'aimer lui-même ? Mais s'il ne parvient pas à se plaire à lui-même, il ne parvient pas non plus à se mépriser sans « arrière-pensée », rejoignant ainsi une pensée de Bernanos : « Il est très difficile de se mépriser sans offenser Dieu en nous (...) le mépris de vous-même vous conduirait tout droit au désespoir... »³ Bien que conscient de sa misère, il sent palpiter au fond de lui-même une espérance. Son cœur peut bien être un « nœud de vipères » plein de venin (à l'image de la famille qui complotte contre lui), néanmoins il vit encore, et seul parviendrait à le libérer celui qui est « venu

³ Bernanos, *Les dialogues des carmélites* (Seuil, *Points*, 47).

apporter le glaive » pour trancher — Alexandre spirituel — ce nœud gordien. D'autant que l'« enfance » spirituelle, qui rayonnait de Marie et de Luc, lui a révélé l'existence en lui-même d'une « touche secrète » ; en Luc « c'était notre Marie qui revivait pour moi, ou plutôt, la même source, qui avait jailli en elle et qui était rentrée sous terre en même temps qu'elle, de nouveau sourdait à mes pieds » (455-6). Aux yeux secrètement émerveillés de Louis, Marie apportait la grâce dans la nature et Luc la nature dans la grâce. Mais cette ouverture intérieure, cette brèche risque de se fermer aussitôt, menacée de toutes parts, comme la future récolte qui couvre le coteau. En effet, Louis est entouré de chrétiens qui ne le sont que de nom et qui risquent de le conduire au désespoir, car « ils défigurent un visage, ce Visage, cette Face ».

Et pourtant, il ressent que sa propre misère peut ouvrir un chemin vers Jésus, vers le Signe par excellence qu'est la croix.⁴ Et de façon obscure, ce mouvement qui le porte vers le Sauveur tout naturellement le conduit à souhaiter la réconciliation avec Isa, sa femme : « si nous tombions aux genoux l'un de l'autre ? ». Le narrateur ajoute aussitôt : « la tempête semble finie ».

Une fois encore apparaît l'extrême fragilité de l'apaisement intérieur et extérieur. Louis vit dans un monde de perfidie (« sifflement de bête »), de tourmente (« fracas immense »), de guerre (« bombes »), de destruction (la grêle) et de panique. Mais cette nuit demeure zébrée de lueurs. Détaché de ses biens, Louis peut rester attentif à ce qui se passe autour de lui : avec la cloche qui sonne à toute volée, il chante pour se rassurer ; il entend le bref dialogue d'Isa avec un homme : elle pose la question que lui-même aurait posée autrefois ; il perçoit la course effrayée d'un enfant dans la maison. Malgré son caractère éphémère et menacé, la lumière intérieure triomphe au cœur de ces ténèbres : « Isa, des amarres sont rompues » : le nœud a été tranché ; il se sent emporté comme malgré lui. La brèche a fait son œuvre, désormais Louis ne sera plus le même homme.

Ce récit peut paraître simple et limpide à une première lecture. Mais si nous y portons une plus grande attention nous ne tardons pas à découvrir une extrême complexité qui reflète à merveille la démarche hésitante, ambiguë et tâtonnante du narrateur en proie à la lutte des ténèbres et de la lumière, lutte irrationnelle ou suprarationnelle.

⁴ On devrait relire ici la 2^e partie de l'Encyclique de Jean Paul II sur l'*Esprit Saint*.

Suggestions de commentaire 5

1) Quand et comment écrit-il ? Malade du cœur, Louis connaît des suffocations, mais celles-ci traduisent tout autant l'étouffement que provoquent le complot de la famille sans amour non moins que sa haine, son obsession vengeresse. Il se lève, se relit recevant en plein visage le vent furieux de ses dernières pages et de la tempête du dehors. Il éprouve déjà une certaine difficulté à se reconnaître avec « ces bas-fonds » ténébreux : il ne s'identifie plus au narrateur d'hier. Et le vent tombe.

Puis, il s'accoude à la fenêtre pour contempler ses vignes qui sont un autre lui-même. Tout devient comme irréel : le vent n'est plus qu'un souffle, les ténèbres sont envahies par les étoiles. Alors, il se met à écrire. Nouveau renversement : la bourrasque éclate et l'angoisse le reprend.

2) Il décrit — et au présent — ce qu'il voyait « accoude à la fenêtre ». La vigne (à laquelle il s'identifie) est une plénitude offerte, menacée, impuissante devant l'imminente attaque : l'ennemi est là « comme un lion qui rugit, va et vient (circuit) à la recherche de sa proie »⁶. L'ennemi, intérieur et extérieur ; les bas-fonds du moi et la cupidité de la famille hostile.

3) « Que m'importent à présent les récoltes ? » Ce qui le préoccupe d'abord et avant tout, c'est son aventure intérieure qui peut transformer ses relations aux choses et à la famille. Son désir est si intense qu'il rend présente, pourrait-on dire, sa femme : « Ecoute, Isa » et il la conduit dans le futur « après ma mort » où Isa se verra renvoyée à un lointain passé : après la mort de Marie.

4) Il poursuit au présent, mais il s'agit d'un présent étale, qui décrit l'état intérieur, celui qu'il connaît « depuis deux mois », où se dessine un futur obscurément souhaité : « une route existe en moi qui pourrait mener à ton Dieu ». Il précise ensuite sa position par un conditionnel irréel : « si j'atteignais... si je pouvais... ». Puis retour à ce mélange intérieur permanent de désespoir et d'espérance. De ce monde d'incommunicabilité où règnent le

⁵ Nous relisons les paragraphes, l'un après l'autre.

⁶ Cf 1 P 5, 8. Aux pages 416-17, la même image, peut-être aussi la même référence biblique, hantent la mémoire du narrateur.

silence, ou plutôt le mutisme, et le secret, Louis tente aveuglément de sortir : « vas-tu me croire, Isa ? » : il éprouve le besoin de parler, de dialoguer avec celle qu'il a vraiment aimée et dont il a dû reconnaître amèrement qu'elle l'avait épousé tout occupée par un autre. Il voudrait forcer les portes de sa prison et, d'une certaine manière, refaire sa vie, leur vie, partir d'un autre pied, permettre à Isa de comprendre qu'il y eut maldonne : « tu ne me connaissais pas... ». Revoyant le passé, il poursuit son monologue (en mal de dialogue) : il se place dans le futur, à côté d'Isa, lorsqu'elle sera devenue veuve, et ayant pris connaissance de cette « confession » : sans cesse, sa pensée et sa plume courent du passé au futur, reviennent au présent, retournent en arrière : tout son monde intérieur est haletant, courant d'un coin à l'autre du temps, enfermé (oiseau affolé dans une chambre, dont il ne voit l'issue) dans un moi qui recouvre tous les moments de sa vie, vécue et même posthume, affamé d'être connu, reconnu tel qu'il est, jusque dans les zones secrètes de son être.

Demeurons fidèlement attentifs aux temps verbaux et à leur incessante variation, à leurs multiples orientations, à leurs différentes valeurs : « Les pages que tu viens de lire m'ont-elles rendu à tes yeux moins horrible ? Tu vois pourtant qu'il existe en moi une touche secrète, celle qu'éveillait Marie, rien qu'en se blottissant dans mes bras, et aussi le petit Luc, le dimanche, lorsque au retour de la messe, il s'asseyait sur le banc devant la maison et regardait la prairie. »

5) Il prévoit l'objection, la remarque désobligeante inévitable, et il y répond aussitôt : tout est au présent de durée et s'achève sur un souhait dont on ne sait encore s'il est un conditionnel, irréel ou non.

6) D'autant plus que, sans attendre, sa pensée se reporte quelques heures après ce qu'il vient d'écrire et quelques heures avant. Il se laisse entraîner dans un passé plus lointain et plus vaste : « J'ai paru haïr... » pour confirmer le présent : « et je n'en continue pas moins », pour aboutir à une sorte de présent gnomique où sont mis en cause les faux chrétiens, qui rapetissent une espérance, qui défigurent un visage. Vient une admirable progression : « un visage », le sien peut-être, ou / et celui d'Isa; mais à peine évoqué, il s'efface, devenant celui que désigne le nom de chrétien et qui semble intensément présent : « **ce** Visage, **cette** Face » : précisant ainsi, comme avec excès (celui de l'invocation désespérée et du désir profond), qu'il s'agit de la « sainte Face ». Comment ne pas évoquer ici ce qu'il avouait lors de sa

découverte de l'amour ? « Ce qui comptait, c'était ma foi en l'amour que tu avais pour moi. Je me reflétais dans un autre être et mon image ainsi reflétée n'offrait rien de repoussant » (402). Le regard aimant d'Isa, s'il avait été sincère, aurait pu révéler à Louis le seul regard d'authentique tendresse, l'unique Visage, qui assume et transfigure toute laideur, si repoussante fût-elle. Louis entend déjà la réponse de sa femme, dont il sait le jugement dépréciatif. Et il répond, approfondissant son intuition : sa misère profonde, qu'il reconnaît et dont il souffre, ne serait-elle pas un chemin vers la croix, vers ce Signe adorable de l'amour qui panse toute blessure et ressuscite les morts ? Mystérieusement, il se sent plus chrétien qu'Isa, la pratiquante fidèle.

Les points d'interrogation s'accumulent comme autant de coups de butoir contre l'enceinte à l'intérieur de laquelle la famille, la vie l'ont emprisonné et dont il voudrait sortir, comme un mort de son tombeau, docile à la parole : celle du Sauveur qui lui parviendrait par celle de sa femme : « Peut-être existe-t-il une parole de toi qui me fendrait le cœur ? »

7) « La tempête semble finie. » L'apaisement intérieur, une joie sourde et voilée induisent le narrateur à interpréter ce qui se passe au-dehors. Mais, lucide comme toujours, il laisse subsister le doute et l'incertitude : la tempête **semble** finie. Nous sommes entre la nuit et le jour ; l'une n'est pas encore achevée, « les étoiles palpitent » comme un cœur innombrable, et l'autre n'est encore qu'une promesse. L'une est lumineuse, l'autre est encore ténébreux.

Sans doute, Louis s'arrête-t-il d'écrire un instant ; il songe ; il tend l'oreille. Puis il reprend la plume : « Je croyais qu'il repleuvait » : ce simple aveu, tout banal, manifeste une nouvelle fois l'insistant désir éprouvé par Louis de présence réciproque entre Isa et lui-même. Même présence réciproque perçue dans la nature : les étoiles qui palpitent dans le ciel deviennent les gouttes d'eau qui perlent du feuillage. Tout se répond, tout se correspond, tout semble réconcilié. Apaisé, il se confie au sommeil, non pourtant sans hésitation : « étoufferai-je ? ». Aurait-il cédé à un mirage, celui de son vœu profond ? La réponse ne tarde pas à venir.

8) Soudain, il est réveillé et il se remet à écrire : au-dehors, règne à nouveau la tempête. La nature répand l'angoisse : le ciel n'est que fracas, zébrures, que rejoint un sifflement de bête. Aux agitations bruyantes du ciel correspondent celles de la terre ; au fracas immense font écho l'éclatement des bombes ; aux zébrures de l'éclair répondent celles des fusées. Le voilà

de nouveau prisonnier d'un monde hostile et belliqueux. Dérisoire et rassurant, le clocher d'une église répand son chant comme pour faire face : Louis interprète ce qu'il entend à la lumière de ce qu'il éprouve obscurément. La guerre éclate : « des grêlons ! ». Mais, il n'est plus le même homme : « naguère j'aurais bondi à la fenêtre ». La maison cependant participe à l'agitation : les volets claquent, un enfant effrayé court dans le couloir ; Isa crie une question à un homme qui passe en hâte dans la cour. La réponse qu'il donne convient à l'intime de Louis : oui, la guerre a repris, mais « Heureusement elle est mêlée... ». Ce n'est plus comme naguère ou autrefois, ce ne sera plus jamais comme avant. Par habitude, il suppose la perte probable, mais demeure paisible et indifférent. Il compare son attitude à celle d'autrefois, qu'il illustre par un souvenir très précis : une nuit où il ne faisait qu'un — charnellement — avec sa vigne, martelée par la grêle. Désormais, tout cela n'est plus. C'est un passé révolu : une distance s'est établie : comment ? grâce à quoi ? grâce à qui ? Il se sent parvenu à l'aube d'une vie nouvelle, mystérieusement délivré. Il n'était que terre, matière et le voici libre, délivré, détaché comme un bateau, ivre peut-être d'une force aveugle. Il se reprend une fois encore — mais de façon positive — : et si cette force était un amour ? si cette dérive était, en fait, un chemin bien précis ?

Il a glissé d'une suffocation et d'une menace de mort à un apaisement libérateur. D'une tempête à une autre tempête — le premier et le dernier paragraphes — : mais elle a changé de signe, car son cœur a été visité.

Décidément, le roman balzacien connaît, avec Mauriac et d'autres écrivains, un parallèle, en ce début du vingtième siècle français. Notre texte frémit d'un mystère deviné, qu'il suggère par mille et une hésitations, reprises, par une abondance de points d'interrogation et de suspension. Rien n'est absolument clair et précis, nous sommes initiés à une intimité beaucoup plus vaste et complexe que ne le laissait entendre un certain rationalisme du dix-neuvième siècle.

A ce propos, Mauriac reconnaît sa dette à l'égard de Dostoïevski : «... nous souhaiterions ne pas introduire dans l'étude de l'homme une logique qui fût extérieure à l'homme ; nous craignons de lui imposer un ordre arbitraire. Un héros de Balzac est toujours cohérent, il n'est aucun de ses actes qui ne puisse être expliqué par sa passion dominante, ni qui ne soit dans la ligne de son personnage ; (...)

» Mais au milieu du XIX^e siècle, un romancier a paru, dont le prodigieux génie s'est appliqué au contraire à ne pas débrouiller cet écheveau qu'est une créature humaine, — qui s'est gardé d'introduire un ordre ni une logique préconçus dans la psychologie de ses personnages, qui les a créés sans porter d'avance aucun jugement sur leur valeur intellectuelle et morale ; — et de fait, il est bien difficile sinon impossible de juger les personnages de Dostoïevski, tant chez eux le sublime et l'immonde, les impulsions basses et les plus hautes aspirations se trouvent inextricablement emmêlées. Ce ne sont pas des êtres de raison ; ils ne sont pas l'Avare, l'Ambitieux, le Militaire, le Prêtre, l'Usurier, — ce sont des créatures de chair et de sang, chargées d'hérités, de tares ; sujets à des maladies ; capables de presque tout en bien comme en mal et de qui on peut tout attendre, tout craindre, tout espérer. »⁷

Gabriel Ispérian

⁷ *Essais. Le Roman*, VI, 762-3.